

Histoire des théories économiques spatiales, par CLAUDE PONSARD. Un vol., 6½ po. x 10, broché, 202 pages. (ÉTUDES ET MÉMOIRES, NO 41, CENTRE D'ÉTUDES ÉCONOMIQUES) — Librairie ARMAND COLIN, 103, boulevard Saint-Michel, Paris (5^e), 1958

Denis Germain

Volume 35, numéro 4, janvier–mars 1960

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1001504ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1001504ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

HEC Montréal

ISSN

0001-771X (imprimé)

1710-3991 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Germain, D. (1960). Compte rendu de [*Histoire des théories économiques spatiales*, par CLAUDE PONSARD. Un vol., 6½ po. x 10, broché, 202 pages. (ÉTUDES ET MÉMOIRES, NO 41, CENTRE D'ÉTUDES ÉCONOMIQUES) — Librairie ARMAND COLIN, 103, boulevard Saint-Michel, Paris (5^e), 1958]. *L'Actualité économique*, 35(4), 708–709. <https://doi.org/10.7202/1001504ar>

l'aide de nombreux tests et questionnaires. L'organisation rationnelle toutefois n'est pas un ensemble d'individus placés les uns en face des autres, mais bien plus des groupes travaillant côte à côte dans un ensemble. Un des auteurs de l'ouvrage cite comme exemple Dior, grand couturier de Paris, travaillant dans un milieu connu comme un des plus individualistes du monde. Après sa mort, son entreprise ne s'est pas effondrée car l'organisation était suffisamment au point pour que Yves St-Laurent puisse prendre la relève sans que la maison souffre de ce changement de personne.

En général, la stabilité de l'organisation reste menacée à l'intérieur par des facteurs tels que l'autorité, le dynamisme et la politique en longue période des groupes qui la composent. Le milieu environnant intervient suivant les tendances à la prospérité ou à la récession de l'ensemble économique. Théoriquement, la croissance de l'organisation peut être expliquée par des équations, et illustrée par des modèles mathématiques; dans le domaine des faits cependant, ils ne sont pas toujours parfaitement applicables.

Les auteurs de l'ouvrage semblent dans l'ensemble minimiser à l'excès le rôle de l'individu. Ainsi, l'exemple du couturier Dior dont la société est passée sans dommages apparent entre les mains d'Yves St-Laurent n'est pas totalement valable. En réalité, il s'agissait d'un changement de personnalité et non pas de personne, ce qui demeure fort différent. D'autre part, même sur le plan américain, l'anonymat de l'organisation dépend souvent uniquement de la qualité des hommes qui la dirigent. Il est évident cependant que si on admet le rôle des personnes comme un des facteurs prépondérants, toute étude théorique de l'organisation devient extrêmement malaisée, surtout en ce qui concerne les groupes détenant les postes de commandes.

Le livre intéressera les administrateurs ainsi que ceux qui voudraient étudier la structure de l'organisation moderne type. A.P.

Histoire des théories économiques spatiales, par CLAUDE PONSARD. Un vol., 6½ po. × 10, broché, 202 pages. (ÉTUDES ET MÉMOIRES, NO 41, CENTRE D'ÉTUDES ÉCONOMIQUES). — Librairie ARMAND COLIN, 103, boulevard Saint-Michel, Paris (5^e), 1958.

Les premières théories économiques spatiales datent du début du XIX^e siècle. Heinrich von Thünen en est l'initiateur. S'il est vrai que le problème des espaces économiques a préoccupé certains économistes avant Thünen, il est aussi vrai d'affirmer que ces préoccupations n'ont pas abouti à une étude systématique du problème. Les découvertes dans ce domaine n'ont été que les prolégomènes de la théorie de l'école germanique.

Longtemps, on a considéré les théories spatiales comme étrangères à la théorie économique générale. Ce n'est que récemment qu'un sérieux effort d'intégration a été tenté. Walter Isard, dans son ouvrage *The General Theory of Location and Space Economy*, publié en 1949, parle des «outsiders» de la vie économique. Si on a mis un siècle et demi avant de rattacher les théories spatiales à la théorie économique générale, ce n'est pas sans raison. En effet, l'étude de la localisation

de l'activité économique pose des problèmes complexes et de nature particulière qui supposent une grande habileté au raisonnement mathématique. C'est du moins ce qui apparaît dans les théories élaborées jusqu'à présent, où les différents auteurs semblent vouloir rivaliser dans la connaissance des disciplines algébriques et géométriques. À tel point que l'on se demande, à la fin du raisonnement, s'il existe encore une certaine part de réalité et si les conclusions peuvent servir à l'élaboration d'une politique économique.

Claude Ponsard a su montrer l'évolution qui s'est faite depuis Thünen jusqu'à nos jours, et dégager les principales lignes de tendance qui se sont formées. Faisant figure de pionnier dans ce domaine, il a dû faire face à de nombreuses difficultés. L'historien, à notre avis, ne doit pas se contenter d'établir un bilan, mais il doit s'efforcer, tout en restant objectif, de faire apparaître ce qui constitue un véritable apport à la science. Dans ce sens, il doit effectuer un certain choix. L'avenir se charge de démontrer la fausseté ou la véracité de ses observations. L'auteur a bien compris son rôle.

L'ouvrage est complété par une bibliographie très fournie où le chercheur dans ce domaine trouvera des renseignements utiles. Denis Germain

Capital, Interest and Profits, par B.S. KEIRSTEAD. Un vol., 5¾ po. × 9, relié, 180 pages. — THE MACMILLAN COMPANY OF CANADA LIMITED, Toronto, 1959. (\$3.75).

Dans une première partie, l'auteur reprend les notions de capital, d'épargne et d'investissement, ainsi que les diverses théories de l'équilibre basées sur ces notions. Il s'attaque à la théorie de la formation du taux d'intérêt formulée par l'école autrichienne, en particulier par von Hayek et Böhm-Bawerk, ainsi qu'aux relations existant entre le taux d'intérêt et le taux de profit anticipé à la suite d'un investissement additionnel. Ceci le conduit à la théorie keynésienne de l'investissement. Il conclut que la théorie du multiplicateur manque de réalisme et que, par conséquent, elle n'est d'aucune utilité pratique, tandis que le principe d'accélération ne peut être utilisé que sous certaines réserves.

La deuxième partie, d'une part, étudie la formation du capital dans une société conventionnelle (*conventional society*). À titre d'exemple, l'auteur prend le cas de Terre-Neuve. Il définit clairement les caractéristiques d'une telle société ainsi que les conditions de son passage à une économie progressive. D'autre part, dans cette deuxième partie, on y trouve certaines considérations sur les cycles économiques, vus sous l'angle de leur relation à la théorie de l'investissement.

L'ouvrage laisse entrevoir le scepticisme de son auteur à l'égard de certaines théories économiques qui n'ont de mérite que l'élégance de leur démonstration. Soit que ces théories se basent sur des prémisses intrinsèquement irréalistes, soit que des transformations structurelles les aient rendues inadéquates et inutilisables à toute fin pratique dans les cadres actuels de la vie économique. L'auteur ne veut pas rejeter toutes les théories dites classiques, mais il incite le chercheur à un éclectisme qui repose sur les données réelles de l'économie.

En dernier lieu, notons que la lecture du volume est agréable et ne manque pas d'intérêt. Denis Germain